

se produire de grands changements dans sa position, à lutter courageusement contre les épreuves, en lui disant qu'elles étaient nécessaires et qu'en fin de compte elles tourneraient à son plus grand bien, comme compensation, et lui apprit à croire que, quand l'heure de son bonheur arriverait, elle l'apprécierait doublement et qu'elle en jouirait cent fois plus que si elle n'avait pas eu à traverser tant d'épreuves.

Quand donc vint pour Béatrice le moment de se séparer de Rachel, et d'entrer dans une nouvelle route de sa destinée, elle ne se laissa pas trop abattre, malgré tout son chagrin, car elle était préparée à quelque changement de la sorte. Ce changement était bien soudain, mais elle en ignorait les motifs, et elle le regardait comme une conséquence de la position dans laquelle elle était placée, comme le commencement d'une nouvelle phase de sa vie, dont l'instant était arrivé.

A présent, nos lecteurs pourront se demander pourquoi nous avons conduit notre héroïne dans un monde aussi étrange que celui auquel elle va se trouver mêlée. Nous répondrons à cela que l'histoire que nous écrivons est fondée sur des faits dont nous tenons à ne pas altérer l'exactitude. Béatrice de Romilly était le jouet de la volonté de gens puissants; elle avait des ennemis qui en voulaient à ses jours, et elle n'avait point, comme nos jeunes et charmantes lectrices, une mère, un père bien-aimé pour veiller sur elle, et semer de fleurs le chemin qu'elle avait à parcourir. Mais nous pouvons la suivre hardiment au milieu des périls où tant d'autres succombent. Elle nous montrera que la vertu est partout possible et que, quand on a le bien implanté dans son cœur, avec l'aide de Dieu, on sait rester partout et toujours honnête.

Cela dit, reprenons notre récit.

Il faisait nuit sombre et il tombait une pluie fine quand M. Papino et Béatrice descendirent dans la rue et se dirigèrent vers l'endroit où stationnait le fiacre qui les attendait.

—Il pleut affreusement et on a de la boue jusqu'aux chevilles, dit Papino. Marchez sur le bout des pieds, mon enfant; mais, ajouta-t-il, j'oublie que vous n'avez pas appris à danser.

—On m'a enseigné, répliqua Béatrice d'une voix faible.

—On vous a enseigné! répéta-t-il avec étonnement. Ce n'est pas assurément cette sorcière que nous venons de quitter?

—Qui? demanda Béatrice naïvement.

—Eh bien donc, votre maman. Mais quelle jolie voix argentine vous avez, ma petite! s'écria Papino avec ravissement, la voix d'une princesse. Je parlais, ma chérie, de la maman que nous venons de quitter, et qui a un nom hébreu, Rachel, madame Rachel. Je disais donc que ce n'est pas madame Rachel qui vous a appris à danser?

—Oh! non, non! répliqua Béatrice vivement. J'ai eu un maître.

—Un maître! répéta M. Papino. Quand?

—Quand je vivais à... à... chez nous, répondit Béatrice sur le point de révéler ce qu'elle avait promis de taire.

—Tiens, elle ne m'avait pas dit cela, l'astucieuse créature, murmura-t-il. Je serais curieux de savoir combien elle le payait. Je me rappellerai cela.

—J'ai bien froid, murmura Béatrice en frissonnant.

—Et je suis un animal de vous tenir là si longtemps, dit Papino en lui donnant un coin de son manteau pour l'abriter de la pluie.

Enfin, ils trouvèrent le fiacre. Papino aida Béatrice à monter dedans, et, après avoir dit au cocher où aller, il s'assit à côté d'elle et la

complimenta sur son agilité et la légèreté de son pas.

—Comme cela, ajouta-t-il, vous me disiez que vous aviez eu un maître. Quel était son nom, ma belle aux cheveux d'or?

—Je ne sais pas, répliqua Béatrice.

—Vous avez oublié?

—Je ne crois pas l'avoir jamais su. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec gravité, il y a si longtemps!

—Si longtemps! répéta Papino en riant; combien donc y a-t-il?

—Des années, répondit-elle avec tristesse.

Il la regarda avec étonnement. Puis il se prit à rire de nouveau, et dit:

—Des années! mais alors, vous étiez encore à venir. Mais passons. J'imagine que vous avez appris les premiers pas, et rien autre chose?

—Oui! répondit Béatrice avec un tremblement des lèvres. Il me semble qu'il y a des années, car c'était quand j'étais heureuse que j'ai appris à danser, et il y a de cela bien longtemps.

Les derniers mots expirèrent sur ses lèvres et M. Papino, touché de son accent, lui prit la main et la pressa doucement.

—Allons, du courage, ma petite colombe, du courage! Nous pourrions être heureuse encore. Vous laissez la misère derrière vous dans l'antre du désespoir. Moi, Papino, je suis votre bon génie, et je vous conduirai dans les sentiers fleuris de la fortune. Je vous enseignerai à danser comme il faut. Je suis un vrai professeur, moi; celui qui vous a donné des leçons n'était sans doute, qu'un imposteur,—il y en a des quantités comme cela. Et puis, ma femme, qui a occupé une haute position à l'Académie royale de musique, à Milan, a un talent particulier pour former de bonnes élèves. Je conçois, j'invente, je dessine, j'arrange, je groupe et compose les ballets, et ma femme surveille les détails. Vous, mon lys aux cheveux d'or, je vous prendrai sous ma protection toute spéciale. Vous n'aurez pas, d'ailleurs, besoin de beaucoup de leçons; vous avez une légèreté de gestes et de mouvements qui promet une élève habile. Je vous rendrai maîtresse dans l'art des pas, des entrechats, et le reste viendra tout seul. Nous serons très-heureux, vous verrez, et le public nous récompensera de vos efforts par ses applaudissements.

Pauvre petite Béatrice, elle ne comprenait pas la moitié de ce qu'il disait; mais, dans la situation où elle était, elle se dit qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de se montrer soumise et obéissante, jusqu'au moment où sa jeune conscience lui dirait que ce qu'on exigeait d'elle est mal, et alors elle savait qu'elle saurait opposer une volonté immuable.

Le fiacre s'arrêta enfin dans une rue étroite, près d'une lanterne, dont la lumière éclairait une plaque en métal sur laquelle on lisait ces mots: *Monsieur Papino, professeur de danse.*

Béatrice lut cette enseigne et comprit qu'elle était arrivée à sa nouvelle destination.

M. Papino sauta à bas de la voiture et, tirant une clef de sa poche, ouvrit la porte de la maison. Il aida ensuite à Béatrice à descendre et la conduisit dans le passage en lui disant:

—C'est là qu'est votre nid, ma colombe; attendez-moi là jusqu'à ce que j'aie rassasié le vautour qui est là dehors.

En prononçant ces paroles il tira une pièce de vingt sous de sa poche, plus quelques pièces de monnaie, et plaça le tout dans la main du cocher, qu'il pressa avec un ferveur moqueuse.

—Voilà, mon ami, dit-il; je voudrais vous

donner davantage, mais je souhaite que ce moment-ci soit le pire de votre vie.

Le cocher, sans se laisser toucher par ses bons sentiments, ouvrit la main, et d'un coup d'œil compta ce qu'il lui avait été remis.

—Hé, hé! cria-t-il furieux de la tentative faite pour le frustrer, ce n'est pas tout cela, vous oubliez que je vous ai attendu près d'une heure. C'est encore deux francs que vous me devez.

M. Papino fut obligé de s'exécuter, ce qu'il fit d'assez mauvaise grâce. Puis il entra dans le passage de sa maison et referma la porte après lui. Il prit Béatrice par la main, et, tout en montant l'escalier, il dit:

—Que l'exemple des autres nous serve. Les courses en fiacre sont chères, surtout pour un humble personnage comme M. Papino. Voilà près de quatre francs que je viens de donner qui m'auraient été très utiles.

Il s'arrêta à une porte au troisième étage, et il cacha Béatrice avec un coin de son manteau, ne lui laissant qu'une petite ouverture pour respirer.

—Je vais vous faire voir madame Papino, murmura-t-il, telle qu'elle apparaît dans la vie réelle au sein de sa petite famille. Là, pas d'ornements, pas de plumes... non, je veux dire, ma colombe, que vous verrez la femme véritable et sans apprêts distribuant le bonheur aux enfants confiés à ses soins.

En achevant ces mots, par un mouvement adroit de la main, il ouvrit la porte, et Béatrice vit une grosse femme assise à une table, et portant à ses lèvres un verre dont elle vida le contenu dans son gosier.

A divers endroits d'une autre table plus grande étaient assises plusieurs petites filles, âgées de sept à dix ans. Quelques-unes dormaient, la tête sur la table; d'autres mangeaient du pain et du beurre, avec un appétit de nature à faire croire qu'elles pouvaient bien n'avoir pas toujours leur content. L'atmosphère de l'appartement était imprégnée d'une odeur d'oignons et de harengs grillés.

M. Papino, à cause de Béatrice, n'aurait pas été fâché de trouver sa femme dans une pose plus poétique, et, aussi, de respirer un autre parfum, mais force lui était de prendre la situation comme elle était, ce qu'il fit avec assez de bonne grâce.

—Ho! ho! cria-t-il d'une voix retentissante, est-ce que tout le monde dort ici?

Il se fit aussitôt un mouvement dans toutes les directions. Les enfants s'éveillèrent, et regardèrent autour d'eux. Colles des petites filles qui ne dormaient pas frappèrent dans leurs mains, et crièrent toutes à la fois:

—Papa Papino! Papa Papino!

—Papa l'étourdi, plutôt! cria sa femme en fronçant les sourcils. Pourquoi entres-tu comme cela? Tu as été boire?

—Boire à la source des souvenirs, ma précieuse, répliqua-t-il. Depuis que je suis parti, je n'ai cessé de penser à toi!

—Allons donc!

—C'est la vérité, répondit-il. Et je te le prouverai, compagne de mes travaux et de ma renommée. Tu sais dans quel but je t'ai quittée et quelle mission...

—Mission de fou, murmura-t-elle en ricanant.

—Tu me jugeras selon mes mérites. Attention mes colombes, ajouta-t-il en s'adressant aux enfants, et puis, se tournant vers sa femme, et toi, joie de mon âme, aie l'œil sur la toge qui couvre mes membres vénérés, et fais attention quand je crierai: regarde!

Il rejeta son manteau en arrière et dévoila Béatrice aux yeux étonnés de sa femme et de ses enfants.

Avec une célérité extraordinaire, il lui enleva son bonnet, et ses tresses dorées roulerent sur ses épaules.